

Régis Nivelles

## Sans cesse

---

et cet irascible coq que personne n'ose trop approcher, qui se pavane et terrorise les poules derrière l'épicerie, dans le jardin potager, ou cette jument qui au détour d'un chemin charge furieusement les passants. cette force sauvage retardera la mise en faillite du commerce paternel et la visite de l'huissier durant deux hivers.

---

depuis quel endroit, à partir de quel moment, quel entretien, éblouissement ; depuis quelle fêlure la réalité ? c'est une source qui t'a dit que les morts se rassemblaient dans les saisons, les instants et les bruits. sounds and songs ! serviteurs du vide et de ses parfums.

---

assis sur des vieux cartons aplatis, des enfants dévalent la pente abrupte d'un talus aux grandes herbes sèches, jusqu'à atteindre en contrebas la voie de chemin de fer de la ligne périgieux-la douze.

---

ce qui est tu, sans indication préalable du sens, parle plus sûrement de ce dont nous sommes auréolés.  
nul démon ne nous empêche d'atteindre l'attache ; impossible.

---

et l'âtre au mystère familial raconte qu'il n'est pas le moment de savoir ce que le bord noir et grasseyé de la marmite fera des fèves, ni le lait de la nuit.

---

le vieux cheval de l'attelage est assailli par les mouches. l'orage est déjà dans la suspension chaude et collante des poussières, devant sa moitié froide et noire de ciel.

---

les miroirs ne savent rétrécir le plein vide, et rien de ce vide en reflet ne semble vouloir épaissir le lieu. sous la housse satinée des édredons, le duvet crisse, soyeux, et forme des couronnes invisibles en mémoire des grandes et belles rémiges brûlées. tu portes les pierres mieux que les paroles, lis dans la mousse ou le bois mort ce qu'enseignent les

détours.

---

en d'interminables tris de haricots secs ou de lentilles, la nuit mélange les voix. dans la cuisine, sous la modeste ampoule que les moucheron salissent, on entend les femmes et les hommes s'endormir de mots brefs.

dehors, les ombres sont longues et malhabiles, pressées d'atteindre leur but sans trop se charger de rosée, ni s'égarer dans les premiers taillis de l'étrange forêt.

---

à la lisière marécageuse, se fait la récolte des scorsonères sauvages. sous les bractées, le pouce sépare le bouton de sa tige, et ne prélève que la fleur encor non éclos. la main ne prend rien d'autre, sous peine d'en irriter le ciel et les vipères. l'air est un léger voile d'eau qui appareille l'espace, protège la cueillette, et les heures arachnides.

---

au petit matin, passager harnaché d'une boîte à pêche, de l'épuisette pliante et d'un petit isotherme, tu roules inconfortablement assis sur le porte-bagages d'une mobylette bleue qui file jusqu'à la Seine, dans une extraordinaire impression de vibration métallique générale que le bruit du moteur et de la chaîne, le sifflement du variateur, exagèrent. acrobatiquement, par-dessous le bras du pilote, tu jettes souvent un œil imprudent et inquiet sur les deux cannes au coup Mitchell en fibre de verre et les plus vieilles en bambou qui, dépassant de la fourche, semblent à chaque cahot pouvoir se briser, mais en réalité se soumettent déjà à quelques simples flexions d'assouplissement.

---

entre les rochers, l'argent et blanc torrent de ciel. plus loin, assis sur le pré où le lapiaz affleure, ce couple et ses cinq enfants très propres. vous êtes beaux, pauvres et auréolés. l'image est là, anachronique, qui nous lie aux tiges claires des gentianes et de l'arnica. la lumière est un gigantesque diaphragme d'or aux bords verts. il y a des paroles, éclats de joie que l'air ne porte pas.

---

vous piochez dans la glace suivant la ligne du partage des eaux, éludant les mises en garde, ignorant les consignes de prudence, en dispersant tout, sauf le matériel : les gants, l'eau et le sac. si l'on n'y prend garde, l'acier colle aux doigts nus. tu ouvres la voie. Thierry suit en criant : on n'rentre pas ! on n'rentre pas ! par moins 20°, les labiales sont pourtant à la peine, et la ville en bas est aperçue comme une brique chaude. mais pas de retour possible sans cet entêtement fraternel qui consiste à essayer de se perdre. sous les congères, tu vois la peau des prairies veinées de petits rus, et dans la neige bleue, ce qui recouvre les mots.

---

demain tu perdras tout : torrents et montagnes aux versants de pelouses rases que des

grands sapins bleus gravissent lentement.

---

passé le gros tilleul, le chemin rejoint la petite mare. plus loin, sur la falaise, après le dangereux ressaut calcaire, on ne distingue plus de la ferme que son évocation : la minuscule route blanche qui y mène, le lointain bêlement des chèvres.

dans une vieille valise, des brodequins cloutés, une baïonnette, deux révolvers, un Ruby et un Lebel d'ordonnance modèle 1892, des bandes molletières, un quart en aluminium, un herbier et des jupons brodés.

---

une photo : des chevaux tirent un affût comme s'ils étaient ivres ou fous. quitter la route au plus vite, mais comment ! la boue est devenue pierre, et l'air givré est une vitre ébréchée qui coupe les doigts et les lèvres. rien d'autre. pas de sens.

---

l'homme parfois cerne sa parole comme il clôture les champs. lunes de javel.

---

ça commence toujours ainsi, par des paysages.

Régis Nivelles / Gilles Venier sont des pseudonymes. Un roman, *Paliers* (le Manuscrit.com) et plusieurs recueils aux Éditions Encre Vives. Quelques parutions poétiques en revue, dont récemment dans les n°7 et 10 de la revue *l'intranquille* (l'atelier de l'agneau). Un hommage au mouvement DADA (*Les Écrivains Méditerranéens*, revue *Souffles*, août 2016) et divers comptes rendus critiques.